

Présentation

Jean-Jacques Simard et Bernard Arcand

Volume 12, numéro 1, 1988

Questions d'ethnocentrisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015000ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015000ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Simard, J.-J. & Arcand, B. (1988). Présentation. *Anthropologie et Sociétés*, 12(1), 1-3. <https://doi.org/10.7202/015000ar>

PRÉSENTATION



Jean-Jacques Simard et Bernard Arcand

Comment introduire un thème sur lequel les co-responsables d'un numéro ne s'entendent pas entièrement et quand ils n'ont par ailleurs aucune envie d'atténuer leur propos à la recherche d'un quelconque compromis qui ne satisferait personne ? D'abord, il faut dire les points sur lesquels il y a bonne entente.

Les questions d'ethnocentrisme demeurent fondamentales à toute anthropologie. Universaliste par définition, la discipline est en lutte constante contre tout ce qu'elle reconnaît comme ethnocentrique et il suffit le plus souvent, pour discréditer une analyse qui se prétendrait anthropologique, de l'accuser d'ethnocentrisme. Peut-être pourrait-on même faire de toute l'histoire du développement de l'anthropologie une longue et interminable critique de l'ethnocentrisme. C'est aussi cette même lutte à l'ethnocentrisme qui offre encore à l'anthropologie l'occasion de ses plus importantes interventions politiques et ce qui pour plusieurs justifie sa pertinence sociale. Pourtant la littérature anthropologique, qui fait un usage tout à fait courant de la notion d'ethnocentrisme, semble relativement peu intéressée à s'y arrêter et à en mener l'analyse. La notion est très généralement acceptée, considérée comme acquise, et très rarement remise en question. Cela paraît étonnant et a suffi à inspirer ce numéro.

La littérature anthropologique utilise de manière tout à fait habituelle une courte série de concepts et d'attitudes qui nous parlent de « cultures traditionnelles » et de « cultures modernes », de rapports entre « Blancs » et « Indigènes », ou entre « Autochtones » et « Occidentaux », et qui nous entraînent à discuter d'acculturation, de relativisme culturel, d'identité ethnique et de bien d'autres choses encore. La plupart de ces concepts sont aujourd'hui devenus des lieux communs qui témoignent d'un assez vaste consensus épistémologique. Et ces vérités que l'on croit profondes créent une sorte de vulgate anthropologique, devenue véritable pierre angulaire de la discipline, mais qui risque le paradoxe d'être à la fois en lutte constante avec l'ethnocentrisme et probablement elle-même fortement ethnocentrique.

Evans-Pritchard avait déjà résumé l'essentiel du dilemme en disant qu'un esprit ne peut être ouvert que s'il est vide. L'anthropologie ne doit pas être situable, mais elle ne peut être de nulle part.

C'est un peu tout cela que ce trop bref numéro veut explorer. Questionner l'anthropologie sur certaines de ses certitudes les plus élémentaires. Mais sans recours aux disciplines respectables que sont devenues l'histoire et la philosophie de la science. Nous

avons plutôt voulu demeurer à l'intérieur de paramètres anthropologiques connus et revoir des questions déjà familières. En demandant, par exemple, si l'ethnocentrisme dont on parle pour le dénoncer n'est toujours que « blanc » et « occidental », si l'objectivation de la culture génère un type d'ethnocentrisme nouveau et fondamentalement différent, ou encore de quel droit peut-on tolérer ou condamner la pratique sociale de l'excision sur le corps des femmes. Pour discuter d'ethnocentrisme, nous avons aussi invité des étrangers, non anthropologues, dont les travaux, soit en sociologie, en psychologie ou en éducation inter-culturelle, croisent depuis des années des sentiers anthropologiques. Les points de rencontre suggèrent souvent des questions et font naître des inquiétudes, auxquelles les pages de ce numéro offrent quelques réponses.

Dans ce qui est un échange de correspondance plutôt qu'un article scientifique, Tzvetan Todorov, critique de la littérature et linguiste, donne suite aux réflexions amorcées par son livre *La conquête de l'Amérique*, à propos des fondements normatifs du relativisme et de l'ethnocentrisme.

Carmel Camilleri est professeur de psychologie sociale à l'ancienne Sorbonne. Spécialiste de l'éducation, sa contribution à ce numéro veut rétablir les apports que l'anthropologie classique fournit à la critique de certains clichés anti-ethnocentriques courants dans les milieux de l'enseignement aux minorités culturelles.

Dominique Collin a profité de ses études doctorales en psychologie pour aller vérifier le bien-fondé des idées reçues sur la crise d'identité et les problèmes d'acculturation chez les jeunes autochtones québécois; il lui semble que c'est en fait un paradigme ethnologique qui assoit l'idéologie de l'identité, laquelle justifie ainsi plus de culs-de-sac qu'elle n'en dévoile.

Jean-Jacques Simard, sociologue habitué des agitations autonomistes chez les Inuit, considère qu'en prenant l'ethnocentrisme occidental pour repoussoir, l'anthropologie banale enferme hors de l'histoire les ethnies qui font l'objet de ses sollicitudes.

Les deux seuls anthropologues de ce numéro, Aline Tauzin et Bernard Arcand, veulent offrir deux nouveaux exemples de ce qui leur semble la contribution essentielle de toute anthropologie en redisant que là même où la menace de l'ethnocentrisme paraît s'estomper devant la lourdeur et l'évidence du cas, il faut se méfier de la facilité et de l'étroitesse de nos interprétations; ce qui est affirmé couramment dans les débats sur l'excision sexuelle ou dans les recherches sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs relèverait largement d'automatismes ethnocentriques.

Quant au désaccord mentionné au début, on le verra d'abord apparaître à travers un paradoxe. Tout au long de ce numéro, les étrangers disent, en un sens, la grandeur de l'anthropologie, tandis que les anthropologues demeurent modestes sinon même sceptiques. Pour les premiers (Todorov, Simard, Camilleri et Collin), l'histoire de la pensée occidentale d'où naîtra la science anthropologique présente des caractéristiques tout à fait exceptionnelles. L'évolution de cette tradition intellectuelle depuis au moins la Renaissance l'amène progressivement à objectiver la culture, la sienne autant que celle des autres, et il devient dès lors possible, peut-être pour la première fois, de générer un discours universaliste à travers lequel tous les êtres humains seront sinon égaux du moins comparables. Pour la première fois peut-être, l'humanité essaierait de se donner par l'anthropologie un outil de comparaison et de recherche de lois universelles qui dépasse les cadres étroits de l'ethnocentrisme traditionnel. Pour les anthropologues (Tauzin et

Arcand), par contre, l'anthropologie ne paraît pas encore aussi facile ou glorieuse; même ses notions les plus simples, c'est-à-dire apparemment les plus évidentes, n'échappent pas facilement à leur contexte culturel. Et ce regard que nous portons sur notre propre histoire intellectuelle n'est peut-être encore qu'une magnifique illusion ethnocentrique, dont le pivot serait justement la notion même d'histoire.

En somme, on verra des anthropologues maintenir la critique de l'ethnocentrisme, tandis que d'autres les enjoignent de ne plus en faire une obsession justificatrice. Bien sûr, l'une et l'autre position paraît fondée et mériterait d'être poursuivie et raffinée au delà des pages de ce numéro, car ce débat, comme plusieurs autres questions que l'on trouvera ici reformulées, est à la fois interminable et essentiel. Nous espérons seulement qu'il fournira matière à réflexion.